

« La » poulpe

Patrick Imbert

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15026ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Imbert, P. (1993). « La » poulpe. *Moebius*, (56), 95–97.

«LA» POULPE

Patrick Imbert

Alors la grand blonde à côté de moi me dit : «Vous ne fumez pas et vous ne buvez pas non plus?» Eh non, lui dis-je, mais, vous, ça ne vous empêche ni de fumer ni de boire. «Est-ce que vous prenez de la drogue?» Non, non! «Mais que faites-vous pour vous amuser, pour vous sortir de la réalité?» Ah, voilà, je baise. Je baise, mais pas avec les femmes. Ni avec les hommes, d'ailleurs. Non. «Êtes-vous nécrophile?» dit-elle un peu inquiète, car elle s'imaginait être d'une grande beauté, d'une grande intelligence et m'attirer irrésistiblement. Elle m'imaginait déjà la détarrant le jour où elle serait sous une plaque de marbre bien épaisse surmontée d'un mausolée à colonnades gréco-latines formant une chapelle judéo-chrétienne où ses amants éplorés défileraient et lui apporteraient des fleurs. Eh bien non, dis-je, je n'erre pas, pelle en main dans les cimetières, et je ne jetterai jamais mon petit paquet de vers de terre tordus sur votre tombe pour vous retrouver, à la Hans Bellmer, par contumace. Je ne suis pas non plus conducteur de tracteur excavateur dans un cimetière et je ne ferai jamais l'amour avec vous entre les parois capitonnées de votre dernière armoire rustique. Non, je ne bois pas, je ne fume pas, je ne me drogue pas, je ne suis pas nécrophile et bien d'autres choses encore que je ne suis pas. Mais voilà, et c'est pour cela que j'aime tant manger : Je suis zoophile. «Oh! dit-elle perversement intéressée. Quel animal vous attire? Les brebis?» et elle se sentait brebis, «les vaches?» et elle était vache (comme tout le monde à ses heures), «les chiennes

peut-être» et elle se voyait marchant à poil et à quatre pattes devant moi. Non hélas! c'est beaucoup plus complexe. J'adore les poulpes. «Les poulpes! Mais comment faites-vous?» Complicé, compliqué. J'ai appris la plongée sous-marine déjà dans le ventre de ma mère. Et cette précocité a fait qu'il m'a été facile 30 ans plus tard, et poussé par un désir longtemps insatisfait, de m'y retrouver sans problème. Le problème est de trouver le poulpe. Et ça, c'est plus compliqué, d'autant plus qu'il me faut *une* poulpe et que le vagin n'est pas évident à l'œil d'un plongeur. La poulpe trouvée, il faut qu'elle m'attire comme toute femelle, qu'elle soit mince, que je sente en elle une vigueur, presque une violence et un désir de lutte, et puis que je comprenne qu'elle puisse se laisser emporter, se laisser aller sans ambages.

Alors, lorsque pour une poulpe mon membre se tend, je me dirige vers elle, lentement, lentement et tendrement. Je la fixe de mon hublot jusqu'au moment où elle me jette son liquide noir. Mais grâce à mon lasso au laser, j'ai généralement réussi à la retenir par la taille ou par un tentacule. Je m'approche sourdement dans le noir absolu comme avec une femme, dans un sous-sol où l'on aurait éteint et où les deux amants se feraient jouir en s'attendant, en se cherchant, en se faisant peur, en échappant l'un à l'autre, en s'effleurant, en hurlant, en se contorsionnant, en échangeant les rôles jusqu'à ce que l'un d'eux devienne la proie de l'autre et s'abandonne à la tendresse puissante de l'étreinte. Puis je m'avance encore dans l'encre, dans cette encre qui m'entoure, que ma verge pénètre, ma verge qui trace l'ombre de ses désirs vers la blancheur semi-transparente de la page salée et aqueuse. Je l'attire à moi, je la relâche, je lui donne du mou, ma verge dure lui donne du mou, glisse sur elle, ellipse ses arabesques, l'envolute selon ses obsessions encore illisibles mais qui se précisent, qui se lisent plus nettement alors que l'encre se dilue, que la plongée s'intensifie, que les mouvements échappent aux contorsions du quotidien, que l'ivresse échappe au livresque, que le désir s'affole.

Mon corps noir d'encre redevient bientôt brun vert lumière comme mon habit de plongée et se confond avec

l'épiderme dont je m'approche à tranches lentes. Je la tiens à bras-le-corps et ma verge cherche son sexe tandis que je la «tentacule» à la paroi rocheuse. Brusquement, je la pénètre en un mouvement de va-et-vient qui, dans la lubrification mêlée à l'eau, dure parfois des heures. Elle se laisse aller, se laisse aller jusqu'à ce que, petit à petit, elle se dégonfle, bulle à bulle, tandis que lentement mes bouteilles à oxygène se font plus légères. Elle finit par implorer et, à la surface, dans mon dinghy soleil qui guide mes regards depuis les profondeurs, je ne trouve sur le frein de ma verge que comme un minuscule sperme brun vert lumière désirant retrouver la chaleur souple de mes bourses.

Il ne me reste plus qu'à ramer vers la plage et, de mes rames, inscrire ma jouissance dans les flots écumants. Voilà, chère madame, ce qui me motive et qui fait que je ne prends ni alcool, ni tabac, ni marijuana, ni opium, ni LSD, ni thé, ni café car il est des plaisirs rares comme celui-ci qui s'écrivent au tréfonds du secret des désirs, qui s'écrivent constamment si le stimulus se présente pour donner une poussée au délire.